

PASCAL BELON

« FAISEURS DE CŒURS ET BÂTISSEURS D'AMOUR »

RUPTURES ET AUTRES CÉRÉMONIES

Déjà morte et veillée

Cette présence lointaine en mon âme

Fut un don

Sa face de cire est mémoire raidie

Chasseur d'ombres

Musique d'un autre temps

Pour un jour nouveau

Éluder la ligne du corps tant désiré

Héros de la beauté habitacle sans idiome

Où le rêve repose sa tunique de torses

Mâles au toucher

La caresse qui expire dans son lit de douleur

Régit aujourd'hui d'impossibles sceptres

Les douces vagues approcheront de l'air

Cette éphémère légende tannée dans la peau

Somnambule de ses jeunes années

Fruit immature qui se change en pierre

Quand le silence conjure

Une autre cérémonie

Abrupte mais inévitablement pressentie



POÉTIQUE

*Se répéter un seul nom
Avec la fragile clarté de l'aube*

*Comme une rose froide qui s'entrouvre
Et qui renaît fidèlement à un monde
Humide et nouveau*

*Comme la douce précision de l'arbre qui
Année après année de janvier à décembre
Érige son ombre dans le silence
Verte et vibrante
Avec l'exacte précarité d'un geste déjà connu*

*Comme la tenace obstination de l'assassin
Qui revient toujours sur les lieux de son crime*

Après



MÉTAPHORE

Comme sculpter ton nom sur l'eau
Et sentir la lâcheté même de l'homme
Devant une page entravée de blanc
M'entrahir

Comme refermer un livre et ouvrir
Avec la cadence d'un instinct endormi
La source secrète qui conduit
À la spirale du temps

Comme écrire des vers et caresser
Un rayon de lune
Dans l'abîme où se confondent
Bleu de la mer et bleu du ciel

Comme écouter des adages
En embrassant tes tempes fanées
Et deviner encore ébloui
Le rapide précipice qui sépare l'homme
Des neiges lointaines

C'est en ces instants où nous croisons ivres
Les versants du pont que nous te jugeons
Capable d'abandonner la terre et de cheminer
Sur l'air et la pluie et le feu

C'est alors que le lit du tsar devient diaphane
L'amour et la mort prennent l'apparence
De deux fiers axiomes
Comme dans n'importe quelle
Tragédie grecque

C'est au moment où le jeu périodique
De l'univers acquiert davantage d'harmonie
Que succombe la métaphore
Pour démontrer une fois encore
L'éternelle et subtile tautologie

Elle succombe fugitive avec son regard bleu
Et la cruauté distante d'un miroir sans tain
Pour nous parler des rêves
Des marbres et des pierres
Des saules et des cyprès
Antiques comme la vie elle-même

Elle succombe fugitive avec son langage pâle

Et la vérité nue du soupir amoureux

Rompant en mille paysages la triste réalité

De l'adjectif humain



PEUT-ÊTRE QUELQUES LARMES POINTUES

*Pourquoi une larme ne serait-elle héroïne
Alors que les lauriers fanés meurent entre*

Mes mains

En se parant d'un halo d'amertume

Ses os végétaux craquent et s'embrasent

En une larme

Un parturient agonise

Distillant le baume d'une ancestrale luxure

De sa crinière flamboyante s'échappent

Des vers

Ensanglantés par leur injuste combat

Et aussitôt balayés par les vents

Ces arômes aux conciles d'amour

Miroirs de cannelle

Ramènent à ma mémoire

Certains hommes

Et des prairies dans lesquelles

Nos corps trouvèrent leur rassasiement de

Chambres à coucher

Des tonneaux plus vieux que le chêne

Des potions qui guérissent de la prudence

De l'écume

Des formes suggestives qui répondent aux

Regards

La lutte lascive dure toujours

Et une perpétuelle brassée de baisers fragiles

Fluctue encore dans l'air

❧

UNE VILLE

Lentement

L'air traîne ses pas lourds sur cette place

Où le froid l'attendait

Avec son doigt mince devant les lèvres

Lente rumeur de ceux qui connaissent

Les ponts de bois et les arbres de pierre

Je pénétrai dans ce champ d'ombres

Où ce champ sans ombre

Qu'une ombre avait créé

Sentir les visages

Effleurer les cristaux

Toucher des portes d'os

Pouvoir dire enfin

Ville je te connais

Null autre citadelle n'existe en moi

Null autre champ sans limite

Null ne construit en son sein une cité légère

Null n'élève vers ses yeux

Une fleur passionnée

Interminable frontière tirant présage

Des eaux

Lentement

Sous une pluie de brouillard

L'air entraîne dans son sillage

Les branches déchirées de l'obscur crépuscule

Dans de longues années

Lentement

Je vois partir les nuées qui nagent au loin

Et quitte cette ville que la nuit

Recouvre déjà de son odeur bleuâtre



CASABLANCA

Entre tous les bars de ce monde
Je suis venu dans celui-ci pour te retrouver

Furtif comme toujours
Pour frôler ta peau de mes mains

Et comme ta fatigue me fait mal

Demain c'est lundi

Et cette vieille et triste mémoire
Me fait trouver un sens à chaque chose
Qui se meurt comme s'ouvrirait soudain

Une fleur

Manie de l'absence et de la nostalgie

Je te devine au loin déjà si fatigué

Je veux dormir à tes côtés

Je recherche simplement

Un peu plus de rêve d'amour et de tabac

Pourquoi ne me parles-tu pas

De cet anniversaire de plus

Tu froisses ici des choses

Sérieuses comme le pas des jours

Avec ton corps blanc

Qui vient s'offrir à la caresse de mes mains

Je veux mourir à tes côtés

Plus tard tes lèvres viennent tout élucider

Non ne morde pas ma peau desséchée

Offrons-nous plutôt l'un à l'autre

Car arrive maintenant le train

Comme un vieux cheval languissant

Qui franchirait les obstacles debout

Qui souillerait d'anathèmes

Nos cabarets préférés

À quel sort horrible te renvoyer

Je te revois encore si mince

Avec tes causes perdues d'avance

Tes cheveux dans les flammes de ma couche

Mon amer lutteur souriant tristement

Comme s'il te fallait mourir

Pour me dire adieu

Pour t'enfuir



ALBACETE

Par une après-midi terrestre
D'un infini chromatisme de lumière
D'une unique couleur
Dans les cristaux
Unisson et trinité
Trolleybus ou tramway
Résonne le tango d'un moteur

Des phares illuminent les nuits
De graffitis
De nickels iodés
De tremblements halogènes
D'un rite écrit dans les coins métalliques

Pousser les boutons de zinc d'un ascenseur
Parvenir jusqu'à la cime du trentième étage
Danser sur la terrasse
Sauter par le balcon
Sentir la brillance formelle des paillettes

*Reproduire le rythme myrtilforme
D'un son enchaîné à un arc voltaïque
Qui laisse mes cils
Phosphoriques comme un néon*



COMME UNE FONTAINE ASSOIFFÉE

DANS UN SALON DE FUENSALIDA

La nymphe introduisit ses pieds

Dans les bassins de Neptune

Les licences municipales

Offrent chaque année

Des libertés et des défis nouveaux

Aux juilletistes aux cuisses bronzées

Deux genoux tournesols

Fruits d'un végétal incendié

Deux solennels fruits ronds

De magnolia sont tombés

Alternativement

Conjointement

Ils resplendissent et moutonnent

Et se brisent en un unique cristal

Mais il n'y a pas que des rossignols

Dans l'angle obscur du salon

Avec les eaux en contrebas

Don Eugenio

S'échauffe d'un courroux soudain

Pourquoi le pied soulagé de son coturne

Ne se berce-t-il pas en sa lymphe

Ni ne se rafraîchit ni ne se divertit

Sous la sentence et sous l'arbuste

Pourquoi ni le paradis ni les fleuves

Ne vont à la mer Méditerranée ou à lui

Ni ne reviennent les Océanides

À leurs refuges hellènes

Aucune goutte d'eau ne jaillit

De la belle sur l'énergumène

Les bronzes assoiffés s'affrontent

Et se flétrissent en masses informes

Le maître très haut demeure impuissant

Le prophète à présent muet

Ne parvient même plus à prier

Le laboureur aux sillons divins

Pourtant nul ne porte secours

Au démiurge créateur

Seraient-ce les seules vies arides

Qui accèdent à la mer des Défunts

Toi qui fus sage mille fois
En découvrant l'ordre du monde
Où tu inclus l'ironie
Tu n'entends désormais plus rien
Et la nudité de la jambe de la demoiselle
Erre en un vain murmure

Viens *cher* amant et donne-moi la main
Approchons-nous de l'endroit
Où tu découvris le doux nectar
Des dieux de l'Olympe
Conserve en ton sein les voyages d'Ulysse

Tout s'efface
Une seule chose te sera contée
Le goût pour l'œuvre bien faite
Et tu possèdes les tables
Qui t'ont été données par la grâce
D'une lustration ou d'une liturgie

Viens *cher* amant afin que les paumes
De tes mains deviennent le creuset d'un écu
Qu'elles portent furtivement l'eau
Au maître
Qui convoite aujourd'hui ton concours
Avec lucidité mais amusement

Viens et essaie avec tes vingt pétales

Gouttes larmes ou déluge

De rassurer celui qui dort

Aujourd'hui inquiet mais apaisé

Parce qu'à son côté tu es passé

Laissant derrière toi

Une kyrielle de petits lacs

Aujourd'hui envieux et envié

Aujourd'hui ténébreux et fugitif

Imperturbable et violent

Magistral et catéchumène

Fugue et prison de l'harmonie

De la beauté roi et sujet

Regarde ta peau d'albâtre et transperce-là

De ton arc ciliaire hirsute

Ce qui n'est pas innovation est plagiat

Et le silence est amour et joie



PREMIER AUTOMATE

Je ne reconnais pas ce jour sans cellule

Je ne questionne pas le calendrier

Qui le laisse fuir

Afin que la tranquillité de la patine

Le calme homicide

Le geyser de nombrils et les vices du sommet

Oscillent et fuient hors de mon exemple

Comme l'âge solitaire assume sa victoire

Dans la poussière

Je ne reconnais pas ce jeu de pas timides

Ni ne conserve le souvenir d'avoir déroulé

Entre des barreaux de glaise

L'ombre du soleil dès potron-minet

Réclamant en son absence

L'aube aux langues d'acier

Et les métaux bardés de salive crépusculaire

Comment alors ne pas lui être reconnaissant

Comment me relever dans

La cataracte des dates

Dont la chute décime les chaînes du suicide

Comment ses larmes d'iletantes sans limite

Celles qui séduisirent tant mon regard

Recouvrirent-elles le fanal

Qui m'entraînait vers la mort

Si jadis le chasseur aveugle rivalisait

Avec Diane

D'elle maintenant il se nourrit désarmé

Tout à la fois ombre et transparence

Tu t'abandonnes au silence et

Hérites de sa musique

Ou de l'air

Tu implores son rôle ultime

En te remémorant de tièdes efforts

Tu mines en ma terre

Le talus qui escorte les souvenirs

Comme la brise accompagne

Le souffle de la mer

Comme le nuage du crépuscule qui la ternit

Cortège la pudeur du ciel

Parce que l'éclipse d'un baiser
Comble le calice du monde
À la soif des paupières et
Au silence des échos
Tu ne marques pas au coin du génie
Le rêve qui accourt
Pour divulguer les antidotes du talent
Bien que derrière mon vélo gravite le défunt
Bien que dans les interstices
Qui toujours nous assaillent
Ondoient de fragiles exils

Parce qu'avec une poésie nouvelle
Se solde la dette
D'un seul vers et d'un regard et
La lumière revendique son fruit
Au moyen d'un dernier fil d'encre
Seul un tison qui s'escrime
Une nuit sans date et sans masque
Est capable de te reconforter docilement
En son précoce sourire

L'échelle ajoute un échelon de plus
À sa tristesse
Pimpante et dressée
Comme au clin d'œil d'une cascade
S'ajoute un marbre
Consciemment exsangue et sans éclat
Les eaux qui tous nous éclaboussent
Recherchent un sommeil sans cupidité
Et les fugues fatiguent les pas
Qui réinventent ce rêve

Parce que les éperons des vieux étriers
Sont autant d'aiguilles qui retardent
Parce que les secrets gaufrés se fondent
Dans les derniers pas qui suspectent
Les pulsations de la pluie
Qui nient les tempêtes infernales

Toi tu insistes encore
Un rayon de cristal entre les lèvres
Pour que les ondes devenues folles
S'émeuvent
En la cathartique invective des mots
Même si tu crois près des vagues
Qui se fracassent
Contre quelques cils ajustés d'écume

Près d'un ciel qui souligne
Le battement des ailes
D'une pléiade d'angelots
Réunis par tant d'amours priées

Près de l'écume aux pages de stuc
Qui se refuse à baigner
Les rotules d'un désir dilué dans les fièvres

Près de l'ibis recueillant les profils
Serpentant en arabesques
Du mollusque de la nostalgie

Tous les doigts qui t'oppressaient
Tomberont entre ton ombre et ma silhouette
Comme les syllabes d'un unique son
Comme les fantômes qui pêchent
Dans l'écho de ta bouche



SECOND AUTOMATE

*J'étais une fois de plus sur le point d'écrire
Sur la laideur du monde
Comme à l'accoutumée
Les cubes de glace du congélateur
Coupent comme des rasoirs
Alors que de tels adminicules
Fondent en larmes dans le whisky
Avec une insultante vélocité*

*Et il fut alors question de la chaleur
De l'épais brouillard qui contrarie la vision
Des fières montagnes rocheuses
Des ongles longs à l'excès
Effet de ma paresse à chercher les ciseaux
Des clous de cercueil qui succèdent à
Un cortège de cigarettes consumées
De l'horrible épisode des mémoires
Qui me rappellent mon amitié avec
Un apprenti philosophe amnésique
Dans la Vienne d'antan*

De la désolation de cette petite chaise
De plastique bleue et
Des hochets à grelots de mon fils
Silencieux sur le seuil de la terrasse
Du tromblement assourdissant
Des automobiles et des motocyclettes
Dans l'après-midi de ce dimanche
L'étal vendeur de poisson

Mais comme le bout extrême du fil salvateur
De l'araignée
Comme la liane qui préserva Tarzan
L'homme-singe sur le point de succomber
Entre les mains de tribus sanguinaires
Beethoven et l'Empereur
Viennent à mon secours
Allegro vivace

Confiant j'espérais alors échapper
À la visqueuse matière du monde
Grâce à la résistance d'une grosse corde
Vain effort

Voici que revient à nouveau
Comme cette forme écrasée
Que tu rencontres partout
Pour éloigné que te semble
Son rayon de portée
La présence inerte des choses
Des météores et des minutes
Qui se fracassent dans la cascade des siècles
Jusqu'à former un magma
Certes peu confortable mais qui au moins
Fait office de refuge contre
Les vents de neige tranchants du Groenland
De hure de paix contre les bourrasques
Embrasées de sable du Sahara

Tu as les épaules protégées me dis-je
Par les rugosités de la peinture bon marché
De ton appartement
Les succulentes croquettes assurées du dîner
Si le monstre du rire en son front funéraire
Ne les dévore pas
Et par la certitude qu'à la noirceur bruyante
D'une étouffante nuit
Succèdera le brouillard opalin
Qui réchauffe la mer

Trois *hourras* pour Ludwig Von
Le *philosophe paralytique*
Des toiles traitées à la *térébenthine*
De grâce monsieur le maître de *chapelle*
Ne l'envoyez pas pondre ses *chefs-d'œuvre*
En d'autres propriétés
Différez je vous prie

Imagination
Où est ta *victoire*
Énergie
Où sont donc tes *moteurs*



DES CORPS JEUNES ET NUS

Mais si tu es un poète
Tu es le poète qui découvre les choses
Pour la première fois
Car qui d'autre possède de tels yeux
Capables de laver ce que le commun souille
Qui d'autre que toi détient ce pouvoir
Merveilleux entre ses mains
De ne détruire rien de ce qu'il touche

Des corps jeunes et nus
Où la plage revêt le vert des pins
Où la brise de la mer reçoit le poids
Suaave du soleil et efface la saveur du sel
De son silence bleu et lumineux

Le bruit de l'eau arrive
Comme un véritable compagnon
Qui apparaîtrait sur la colline
À l'heure de la sieste

Arômes de *chaleur* et de *languueur*
Sur les bras et les épaules
Les mains et les poitrines offertes
Étendues et tranquilles
Sur le sable qui est fine poussière
Sur la méditerranéenne plage du sud

Le calme tout oisif de cette lumière
Et des flammes se reflète sur les enfants
Qui se regardent absorbés par la verte fumée
Des proches et obscurs buissons
Renversés par le contraste
De ces fleurs jaunes

Sous un soleil d'or
Des corps adolescents respirent
Le cœur battant
Un repos de caresses à peine troublé
Par de furtifs contacts
Près des jasmins et des vignes
Des nuées se défont
Lentes et invisibles
Brûlées par un bleu intense comme les mots
Qui ne sont déjà plus que soupirs

Et les dunes de sable renferment

Un territoire propice à la fidélité

De ces instants intimes

Se regarder

Nus

Sous le soleil

∞

DEMAIN

Demain tu ne seras plus là
D'abord il y aura le sang ensuite la pluie
Douce pluie d'automne
Qui s'en ira disjoindre les pierres du mur

Et encore et toujours plus de pluie
Les quais blancs ruisselleront avec colère
Puis la rouille viendra tout apprivoiser

Après viendra la cendre
Qui recouvrira les tapis
Mais à la fin l'eau de la mer et l'écume
Retiendront comme toujours
Baigner ces gorges sablonneuses

Il gèlera
Les miroirs de la chambre à coucher
Trembleront
Le froid blanc retiendra presque invisible
Avec ses pas lourds dans la nuit

Et ta peau veloutée s'élèvera de mon lit

Tu me seras simplement repris

Tu ne seras plus là

Demain

œ

DES SPLENDEURS ENGLOUTIES

Les nuits de pleine lune
Je chemine dans les jardins
Jusqu'au port et contemple les étoiles
Et la mer apaisée

Ah je me souviens de ces parcs et de ces jardins
L'air attire les mêmes fragrances la même fraîcheur
Quelquefois j'imagine que devant mes yeux
Comme autrefois
Ces rues qui dorment aujourd'hui
Redeviennent joyeuses

Qu'ont-ils fait de lui
Qui jouira cette nuit de son corps tant désiré
Mon cœur est resté pour toujours ouvert
À sa grâce adolescente

Je peux encore sentir sa bouche
Sur mon corps
Ses gestes infantiles
Et la musique de son bracelet tinte toujours
À mes oreilles et console mes nuits
Blanches et sordides

Pourquoi avoir accepté qu'il ait

Comme moi

Grandi

Mais il vit éternel en mes rêves

Pour lui je peux arrêter les heures

Et fixer à jamais

Au moyen de ces vers

Le brillant soyeux de son corps

Impubère

❧

TOI

Peut-être t'ai-je seulement aimé

Parce que je t'ai rencontré là

Puis dans cet appartement

Qui était presque chez moi

Au milieu de tant de désolation

Parce qu'entre deux battements de cœur

Tu conservais ces lettres pour moi seul

Parce qu'ensuite tout fut plus clair

Peut-être seulement

Parce qu'une nuit nous ne fûmes plus

Qu'un seul corps errant dans la même

Nostalgie

Parce que la glaise est arrivée

Pour nous tacher l'âme et le corps

Même si le ciel pareil à l'eau

Glisse encore entre mes doigts

*Parce que je sais que tu es loin de moi
Et que tout est si vaste et fragile
Que jamais je ne pourrai te retrouver
Si tu ne me cherches pas
Que jamais je ne voudrai te perdre*

*Parce qu'il y a des bourrasques
Sur la mer*

*Parce que toutes les nuits
Où nous nous aimions
Sont autant de souvenirs
Que je veux conserver
À jamais*



MARQUETERIE POUR UN CORPS D'HOMME

INCARNATION ET PALPITATION DANS UN CHÊNE ALLEMAND

*La superficie de l'échiquier
Légèrement courbe
Lui rappelle en filigrane
Sous la paume de sa main
Le dos de cet homme de jadis
Étendu sur le sol comme si sur lui
La magie d'une musique avait dénoué
Un labyrinthe de pas et de notes*

*Les quatre arêtes en biseau
Qui l'enferment me blessent
Mes paupières auraient préféré
Pour appuyer leur oubli
Une simple bordure rabaisée
Par une peau de chagrin
La légèreté à peine incurvée du bas-ventre
Lèvre masculine qui se prolongerait
Indemne
Jusqu'à la naissance de ce cou
Si souvent caressé*

SUPERFICIE LISSE ET POLIE

BRUNE JUSQU'À L'EXALTATION LA PLUS FINE D'UN PORE ET DU SANG

DU POIRIER ESPAGNOL

Pareil à un regard répandu en parfums

Vieillissime

J'embrasse cette majestueuse table rustique

Qui accueille et contient tant de tendresse

En gerbes rassemblée

Et son sexe au toucher se déploie

Comme un printemps de collines prématurées

LA PÂLEUR ABSOLUE DU SYCOMORE

Il n'existe pas de palpitation compensatrice

Ni la main en quête de caresse

Ni une paupière en espoir de poème

Les lèvres la frôlent comme si elle était

Un front ou une tempe assoupie

Et le désir l'emporte jusqu'à l'horizon

Où le blé n'a pas encore poussé

Où le bleu cendré du pin sylvestre

Greffe dans un regard son opacité

De prépuce effeuillé par le vent

Seul le rêve peut maintenant accéder

Par ces sillons

À la catégorie des miracles

L'ÉBÈNE DE MASSADA EST LE PLUS NOIR

PRESQUE UNE PUPILLE INCENDIÉE

Les nuits de pleine lune

Sa rondeur acquiert la perfection du puits

Ou si le vent est propice la perfection même

De l'avant-dernier accord d'un orchestre

Dans lequel chaque violon soutiendrait

Les yeux perdus

L'apparition de son corps déployé

Comme une vague ou la colline

❧

BAS-RELIEFS

LES FANTASMES

Les ombres byzantines

Grincent sur les os

Du vieux lion

Dans ses yeux

La lumière est mourante

La griffe hésitante

Le soudain mouvement de ses ailes

Est un vol fat

Reflète d'un visage sur l'eau

Multipliant les figures

Rêves qui assistent le brouillard

Éclat de l'or perdu en vain

La mousse de la nuit fleurit solitaire

Humide refuge

Les fantômes de la mer

Troubles amants

Boivent et le soleil et l'iode

Et les oiseaux se noient dans la lumière

LES TOURS

Fantasmes de murailles profanées

Par des langues étrangères

Clartés

Clartés qui alimentent les armes

De l'enthousiasme

Par silence de la conquête

Les animaux de la mort

Depuis guettent ton corps

Nous espérons la terre

Mais nous ne vivons pas

Les tours

Les douces tours de pierre grandissent

Prisonnières dans les airs

LES TEMPLES

Cardinal contre la lumière
Image contre une autre image
Dans la cour sombre de son temple
Son regard aveugle excelle à dériver
Dans le secret des arcs

La brume est l'haleine de la vie
Mémoire incertaine d'une oraison païenne
Blanches dentelles évanescentes
Se fanant dans les reflets d'un feu solitaire

Les hérétiques
Qui font offrande de leur existence
Dans les flammes de la vie
Lèvent leurs verres loin d'ici
Au retard de la mort

LES REFLETS

Les sentiers désolés tracent
Le labyrinthe d'une place infinie

Les colonnades
Comme une grille précise
Retiennent les vestales
Qui fuient vers le fleuve

La ville est une vieille fontaine
Un mur rougeâtre
Dans les reflets de l'eau
Dans les traces de l'Histoire
Comme dans un cabaret de faubourg
L'aube ensorcelée et superflue
Porte témoignage
Dans ces ruines
Qui éclairent le monde

Une figure virile
Flanquée de son épée
Signale le lieu exact
De mon tombeau

LES PALAIS

Superbes et nus

Les fils de banquiers et d'artisans

Urinent ensemble

Dans le grand fleuve

Ivres et reluisants

Démesurés

Du haut du pont Neuf

La lumière ténue

La légendaire lumière

Qui gît dans les palais de la mort

Œuvre gracieuse d'obscurs chapelains

S'estompe dans les galeries parfaites

Où dorment lépreux et mendiants

Mais aujourd'hui encore

Le soleil s'épuise en vain

Sur les statues



SAVOIR

Je sais

Que tout amour préfère une ville

Et que chaque passion fait choix

D'un domicile

D'une façon différente de cheminer

Dans les ruelles

Où d'éteindre les lumières

Et je sais

Qu'un pro pylée sommeille en chaque lettre

Un ascenseur sans chiffre

Un miroir sans tain

Une échelle faite de petites parenthèses

Je sais

Que chaque illusion

Connaît une forme particulière

De forger des cœurs

De prononcer les noms

En décrochant un téléphone

Je sais
Que *chaque* espérance
Prend toujours un *chemin* détourné
Pour dissimuler un cou nu sous les draps
Lorsqu'il va se réveiller

Et je sais
Qu'il y a une date un jour une heure
Derrière *chaque* rue et *chaque* monument
Un *ressentiment* désirable
Un *repentir* ancré dans son corps

Je sais
Que *l'amour* utilise des lettres différentes
Pour écrire Je m'en vais
Pour dire J'arrive à l'improviste
Et que *chaque* instant de doute
En appelle à un *paysage*



LECTURE DES CLASSIQUES

Fais attention Hélène
Soucie-toi de ne pas dénuder tes épaules
Ni de tourner ta tête
Provocante et douce
Vers un autre homme
Cette après-midi lors des jeux

Fais attention Hélène
Car le discobole sait lancer et viser
Avec une force inégalée
Ta tête ne serait pas la première
À être tranchée par un disque
Perdu entre les gradins du stade

Ciel vivant de juillet
Que je ne peux ni ne veux
Rabaisser en une métaphore
Car sur ce trottoir tu m'as effrayé
Autrefois

Je ne te verrai plus aujourd'hui

Ciel merveilleux

Je retourne à mes appartements

Sans me résigner pourtant

À mes livres

Tant la mer et les cavaliers

Tant les cieux m'attirent

Plaise aux dieux que tu te trompes

Avec ton corps de sucre

Je saurai bien obtenir

Tardivement ou de bonne heure

Ce luxe de caresses

Qui laissent sur ta joue deux larmes

Pareilles à deux petites perles

Mais tu passes tes nuits avec d'autres

Tu rêves de visiter l'île rugueuse

Tu souris en te rappelant de celui

Qui fouetta chaque matin la mer

Avec des chaînes de fer

Après avoir vu son escadre mise en pièces

Que puis-je y faire

Tes amants sont nombreux et invulnérables

Mais aucun ne te donnera

Mes baisers

Ni ma chaleur sous nos draps

∞

TROIS POÈMES IMPÉNITENTS

POÈME DU « PRESQU'ÊTRE »

Le disque tourne et sa musique m'envalait
La douleur dans laquelle je crois est telle que
Je pourrais aller mourant de mélancolie
De France en terres étrangères

Le disque tourne et la musique s'acharne
Apportant avec elle cette répression lointaine
Mais quel lieu ai-je atteint
Alors que tu goûtais la consolation
De ce site acéré

Le disque tourne et la musique fait s'évanouir
Tout ce que j'attendais
Cette pluie qui tombe
Entre dans tout mon squelette
Engloutissant os après os

Le disque tourne
Mais cette musique inclemente
Porte en elle la vérité
Déjà tout est différent
Ce serait comme un exil si je revenais

POÈME DU « MAL-ÊTRE »

Je n'accepte pas d'être un triste sire

Naturellement

Ni être ni être ici

Je connais la tristesse

Sa vision corrosive et sa maladresse

À éviter d'être insidieuse

Et je la déteste

Triste je ne le suis pas

J'ai mon rôle en ce monde plein de certitudes

Pour tuer avec technique et adresse

Et torturer avec excès

Naturellement

Je suis mais je ne suis pas triste

Je comprends le progrès par le sang

Mais ne prétends pas tuer

Celui qui ne m'entend

Où ne me comprend pas

Je suis jeune mais je ne suis pas triste

Je ne désespère pas

Les pessimistes sérieux me méprisent

Mais il m'importe par-dessus tout

De n'être pas triste

POÈME DU « NON-EXISTER »

Comme par une instantanée sorcellerie

Je suis assis sur une terre orpheline

À côté du passé revenu

Futur déjà dépassé

Et la vague expérience de vivre

Tout mon enthousiasme révolté

Est un kaléidoscope désarmé

Qui hante ma pensée désolée

Comme ces événements que j'affronte

Jour après jour

Et toute ma conscience éveillée

Est un jeu bien inutile de mains

Qui réduisent en erreurs ma poésie

Tant d'angoisse accumulée

N'est plus qu'un dérisoire éclat de rire

Comme par une instantanée sorcellerie



REQUIEM

Que te reste-t-il à part la musique
Tu as touché avec désespoir
À tous les ressorts
Toutes les fenêtres se sont closes
Toutes les portes se referment avec hâte
Derrière toi

Que te dire de plus

Rien

Rien qui ne puisse te redonner confiance
En un jour prochain
Jamais ne reviendront ces instants passés
Ni les heures au cours desquelles
L'amour et le monde se sont montrés
Généreux et à l'écoute de tes moindres
Désirs

Jamais tes yeux ne les reverront
Comme jamais l'eau d'une seule rivière
Ne revient baigner le même rivage

Connais-tu d'autres notes
Qui ne soient pas de musique

Écoute

Vois comment s'élèvent les mots
Silencieux jusqu'à ton cœur
C'est là ton seul destin
La solitude t'est devenue
La plus douce des compagnes

Elle te sera propice
Dans le souvenir des corps
Qui se consumèrent entre tes mains

Comme brûle aujourd'hui ta vie
Solitaire
Dépendante de cette éternelle
Mais obscure mélodie

❧

UN INSTANT

Ce fut seulement l'espace d'un instant

Nous revenions vers lui

Insistants comme la lumière de mars

Brûlante de l'hiver

Nous n'aurions su dire s'il nous accueillait

Pour nous être utile

Où pour nous faire siens

Jouissant ainsi de notre quête

De bonheur et de félicité

Est-ce la mer qui nous appelle

Où est-ce sa liturgie ponctuelle

Le terme d'un sentier qui mènerait

Vers demain

Conservons-nous des souvenirs ou

Jouons-nous de nouveau une scène

Répéter un même geste

Que revienne enfin ce parfum

Le vent doré du crépuscule

Rayonnante composition

Alors surgit une histoire nouvelle

Continue de vivre et laisse de côté

Les branches qui n'entravent pas

Notre chemin

Parfois un instant est comme

Une éternité



SONNET IMPROMPTU

*C'était Apollon l'amour plein de candeur
Beau comme l'éternité de la beauté
Pure de ses imperfections et sa pureté
N'était qu'innocence lumière et blancheur*

*Le cœur mortel de sa beauté
Avait des transparences de tristesse
C'était une rose solitaire dans la brousse
D'un monde qui n'est que sanglots et folie*

*Plus tard je le revis dans une rue de néant
Pareil à un vagabond sans destin
Fantôme d'un adolescent récemment disparu*

*Et je l'imaginai dans un val paisible et vert
Certain de sa lumière et de son chemin
Sa mort musique transie vivait en moi*



IL Y A EN HIVER UN HOMME
QUI JOUE À CACHE-CACHE
AVEC SA JEUNESSE ET QUI PERD

La rosée
Cet engrenage du soleil renaissant
Nous ennoblit
Disjoignant coteaux et nuages
Comme s'ils émergeaient
De la nuit des temps
Voilà ce qu'est l'hiver
Un rude hiver portant longue barbe

Je touche et le ciel et la mer
Et les poissons dans la mer
Et je compte un deux et trois

Maintenant cache-toi derrière le temps
Derrière moi mon enfant
Occultiste tu seras
Parce que tu en auras le temps
Je cherche un enfant comme toi
Je cherche la lune

Parfois je me replonge dans cet album
Où vivent d'antiques et mythiques animaux
Qui ont aujourd'hui presque tous disparus

Je reviens escalader
Les échafaudages de l'enfance
Derrière toi enfant-arcane
Toi qui ne te trouves pas sur un pont fragile
Sous les pompeuses nuées de la tourmente
Qui ne te livres déjà plus à des friponneries
Dans le jardin parce que tu es précoce
Et j'entends néanmoins ton cœur mouvant
Ton cœur qui bat comme l'aube
Je l'entends ici tout près de toi
Je l'entends qui te trahit déjà

Tu respires enfant comme la glaise
Et comme la glaise tu grandis
Tu te caches tu te mens tu t'envoles
Cela m'a étonné de te retrouver
Devant la fenêtre bleue de ton appartement
Devant ce cristal toujours automnal
Comme privé de visage et de cheveux
Que t'arrive-t-il
Pourquoi voyagerais-tu
À l'infini d'un de tes regards

Nous croyions que l'aube était faite de neige

Et tu étais d'accord mais quelle est

La couleur de la neige peut-être celle

Des lambeaux métalliques de peau

Prélevés sur la dépouille d'un cruel dragon

Il est inutile que tu te caches

J'ai déjà vu ton visage cher enfant

Bronzé sous la blancheur laiteuse d'un drap

Tu menaces enfant

Le drap est rond comme la lune

Cette lune de miel

Celle de mes nuits blanches d'enfant

Il en va ainsi de la nuit mais qu'en est-il du jour

Allons faire un tour sous la lune ronde

Toute proche

À un bras de distance de ton visage

Allons je sais déjà que la lune est

Comme la neige silencieuse

Viens que je t'enseigne l'aube à présent

Contemple le vide comme tu regarderais

Un album sans images

Je retombe en enfance pour incendier
Mes camions et mes ambulances
Je vais renaître une ultime fois
C'est pour me voir que tu restes à ta fenêtre
Comme un charmant petit insecte
Que jamais tu ne t'éloignes
Lorsque je te retrouve
Tu es à moitié mort de froid
Au seuil du monde

Demain il fera jour me dit ma mère
Je découvre maintenant que c'est certain
Et ce sentiment d'inéluctabilité m'enchanté
Répète-le encore mère que j'entende
Ta voix d'antan

La clarté
Il y a tant de prodiges réalisés
Entre l'aube et l'horizon
La clarté me noie
Je suis comme la lune
Je suis l'enfant qui mange
Du pain et du chocolat
Sur le chemin d'une école

La vie distance tout
Et la beauté s'évapore dans l'air
Mais pour l'instant regarde
Je ne veux pas mourir ni même
Saigner du nez

Je recherche un enfant qui allonge le matin
Pourquoi ne pas poursuivre
Notre partie de cache-cache
Entre de vieux meubles ou dans l'armoire
Tremblant de froid et de peur
Dans l'empire des ténèbres

Donne-moi la main enfant
Ne va pas courir au hasard
Ne te sauve pas
Ô lumière de cet hiver qui s'éloigne



INNOCENCE

Miracle des formes prodigieuses
Aube qui déchire l'obscurcissement
De ce front transi de peine
Mes os silencieux près du bûcher
Se réchauffent de ton odeur chaude
Au bord de ta chair décidée

Dans le silence
La toiture s'écroule
Dans mon âme et dans mon dos
La force jusqu'alors inusité de tes jambes
Balaie diligemment vers la rue
Mes chagrins et ma ruine

Et quelle force dans ce ballet
Ton cou tes joues et ta taille
Plus que d'aimer mes doigts comme du miel
Chassent la tristesse de ma chambre à coucher
Récriminant et expulsant mes peurs

En appuyant sur moi ta tête
Tu fais battre en retraite mon chagrin
Et déchires la glace
Avec les longs couteaux mauves
De tes doigts nouveaux
Afin que percent
Les sourires et les crépuscules du matin

Entre les rires et les aubes
Mon cœur ressuscité et haletant
Fait sienne cette vélocité
Alors qu'il contemple
Le volume magique de ta croupe
Et qu'avec lui grandissent mes amours
Je nage libre dans le jardin d'algues
De tes deux océans
Tes sacrées et opulentes fesses

Vase de pitié corps rond
Miséricorde impaire de la matière
Dans ta rotondité commencerait le monde
C'est seulement dans ta splendeur
Que ma misère de n'être que mortel
Va s'évanouir

Dans l'obscurité
L'univers scintille sous des lunes éternelles
Qui habitent la pénombre de tes cuisses

À la lumière de cette flamme
En toi dans le couffin secret
Une innocence subite m'entraîne
Et transforme notre lit en autel

La joie se répand
Entre la sainteté de ton sexe
Et la vie et le temps
Tout acquiert par cette merveilleuse alchimie
Ton humidité masculine

La chimère féminine de l'unité perdue
Se mitige dans la clameur heureuse
De cette moiteur universelle qui habite
L'homme

Tout croît jusqu'à la sainteté de l'origine
Et cette explosion de regrets et de candeur
Susurre caresse lèche et baise
La bouche profonde de la douleur
L'éternité aimable et énigmatique revient
Entre ta chaude et mystérieuse odeur

*Cette consolation tragique et profonde
Depuis des siècles s'appelle l'Amour
Qui grandit et pardonne tout au monde*

